

LA GUERRE APRÈS LA GUERRE

Le brouillard de la paix

L' "heure dorée"

Le 1^{er} mai 2003, sur le porte-avions *Abraham Lincoln*, le président Bush annonce la fin des combats. Deux jours auparavant, une manifestation à Falloujah s'est terminée par la mort de 13 civils irakiens dont 6 enfants. Pour les Américains, cet accrochage et ceux qui perdurent dans ce qu'il sera désormais convenu d'appeler le "triangle sunnite" (Bagdad-Ramadi-Tikrit) ne peuvent donc être que les derniers feux d'un réseau de quelques nostalgiques du régime déchu. Rien d'autre à faire donc sinon capturer les derniers dignitaires du jeu de 55 cartes et trouver les armes de destruction massives. Pour le reste, il suffit d'attendre la relève par des troupes sous mandat de l'ONU et/ou des forces de sécurité irakiennes. Comme on n'aborde pas un conflit qui se termine comme une nouvelle guerre, il n'y a **guère d'incitations à s'interroger et innover chez les Américains**. Comme, par ailleurs, la phase stabilisation de l'opération *Iraqi Freedom*, de l'aveu même de plusieurs généraux, été peu planifiée, c'est donc en conduite permanente, et avec une armée structurée pour le combat classique, qu'est abordé le phénomène grandissant de la guérilla.

Pour beaucoup d'Américains¹, les Irakiens attendaient surtout des droits individuels. Une fois ceux-ci acquis, ils ne tarderaient pas, à la manière des *Minutemen*² ou des pionniers de l'Ouest, à prendre leur destin en main et à assurer leur propre sécurité face à des anciens baasistes et des terroristes étrangers, forcément honnis. En réalité, il semble surtout que les Irakiens aspiraient d'abord à un minimum de sécurité physique et matérielle après des décennies de guerre, répression et embargo. Par tradition et habitude, cette sécurité était attendue de l'Etat ou, à défaut, de cette puissance militaire américaine qui les avaient tant impressionnés. De ce **décalage entre cette force déployée et cette incapacité à assurer la sécurité**, visible dès les pillages du 10 avril à Bagdad³, est née la rumeur selon laquelle cette attitude était volontaire afin de maintenir, pendant des années, l'emprise américaine sur le pays.

En réalité, cette situation est surtout le résultat de l'impréparation et d'une rivalité entre les services. Après les atterrissements des premières semaines d'occupation, le Département d'État remplace l'équipe du général Garner et crée une "bulle administrative" dans la "zone verte" de Bagdad. Alors que les prisons ont été vidées par Saddam Hussein avant l'arrivée des Alliés, une des premières décisions de l'administrateur Bremer est de supprimer d'un trait de plume tous les organismes de sécurité existants. De son côté, l'armée de la Coalition, sur qui retombe toute la charge de sécurité, ne peut contrôler les milliers de dépôts d'armes laissés à l'abandon et s'avère incapable de surveiller les frontières. Les initiatives de contact de l'armée américaine avec la population avortent rapidement du fait du manque d'interprètes (souvent un seul par bataillon), du manque de fonds propres dans les unités pour concrétiser des projets immédiats, d'une spécialisation qui fait que ce domaine semble réservé aux forces spéciales⁴ et d'une méconnaissance de la culture locale. La multiplication des attaques anti-américaines à la fin du mois de mai marque alors la fermeture de cette fenêtre d'opportunité de quelques semaines pendant laquelle tout était possible, comme la "*golden hour*" évoquée par les Britanniques à propos des tout premiers soins médicaux après une blessure grave (réf. 41).

Comme pour les soins apportés à un blessé, le diagnostic initial et les premiers gestes sont primordiaux pour la réussite de la mission. Entre la phase de coercition et la phase de stabilisation, les forces doivent être capables de changer très rapidement de posture afin de pouvoir se rallier la population. Il faut pour cela, soit une grande polyvalence des moyens et des hommes, soit la relève rapide des forces. De la même façon, les états-majors doivent être capables de planifier ces deux phases et notamment le passage de l'une à l'autre, sinon il faut faire appel à deux états-majors différents mais coordonnés⁵.

Ces **premières attaques**, simples harcèlements à l'arme légère, sont le fait de petites cellules de quelques combattants, souvent des criminels ou des désœuvrés, payés "à l'acte" par un noyau de "moubharak" (anciens membres des services de sécurité). Ces cellules s'intègrent dans l'entrelacs des liens familiaux et tribaux qui soutenait le pouvoir de Saddam Hussein au sommet de la pyramide féodale irakienne. Leur but n'est évidemment pas de vaincre l'armée américaine mais de saper son moral et celui de l'opinion publique en lui causant des pertes. Il s'agit aussi d'acquérir du prestige auprès de la population locale sunnite, la plus défavorisée par le changement de situation politique (réf. 23). Malgré la faible efficacité de ces agressions, les Américains finissent par perdre, chaque mois, entre 200 et 300 hommes, tués ou blessés. Il leur faut réagir.

été blindés. Tous les hommes sont peu à peu équipés du très efficace gilet pare-balles *Interceptor IBAS (Individual Body Armor Systems)* (réf. 41).

Pour ne pas être paralysante, la protection des hommes doit être "légère" et mobile. Il vaut mieux distribuer des armures que bâtir des châteaux forts. Le blindage autorise l'audace.

La Rapid Equipping Force (REF), structure créée en 2002 et destinée à fournir des réponses rapides à des problèmes concrets rencontrés par les unités sur le terrain, prend une extension inattendue. La moitié de ses 45 personnels se déploie en "équipes de traque" dans les unités tandis que l'autre moitié cherche des solutions, adaptables en moins de 90 jours⁸. Pour mieux identifier les problèmes concrets, la REF travaille en liaison étroite avec le CALL (*Center for Army Lessons Learned*), qui synthétise tous les enseignements du théâtre, et avec le TRADOC (*Training and Doctrine Command*), qui s'efforce d'étendre à l'ensemble de l'Army les solutions trouvées. La REF se concentre désormais sur le renseignement urbain, la circulation des informations, les armes non létales, la précision des feux et les moyens d'un entraînement plus réaliste. Cette première réponse technique, dans la tradition américaine, est très efficace (réf. 424). La réponse tactique est plus complexe (réf. 424).

La sécurité active passe par la mise en place d'un **système de quadrillage** du terrain rayonnant à partir de bases solides. Les effectifs étant limités, ce quadrillage est donc dynamique, à base de patrouilles, *check-points* fixes ou mobiles, bouclages, fouilles et forces d'intervention (*Quick Reaction Force-QRF*). Il s'agit de chercher le renseignement auprès de la population et de profiter de toutes les occasions pour infliger des pertes aux agresseurs. La qualité des moyens de protection et la supériorité de l'entraînement en combat urbain permettent aux soldats américains de servir d'appât aux "soldats fantômes" qu'ils ont tant de mal à déceler. L'attitude rigide de ces patrouilles, la mise en joue systématique des passants, les conversations sans ôter ses lunettes noires, la barrière de la langue rendent cependant le volet "immersion dans la population" très artificiel et les réactions aux accrochages, si elles sont effectivement très efficaces contre les rebelles, sont également très souvent tragiques pour la population environnante. Jeremy Hinzman, un Marine déserteur réfugié au Canada, déclarait récemment : "A Bagdad, au printemps 2003, par crainte d'un attentat suicide, tout véhicule qui ne s'arrêterait pas après un simple signe de la main ou un tir d'avertissement était mitraillé". Selon lui, son unité aurait ainsi tué une trentaine de civils en deux jours (réf. 42).



US ARMY

Marteau et clous⁶

Le premier axe d'effort concerne la protection de la force. Il est alors tentant de se replier sur de grandes bases protégées, sortes de "fort" au milieu du territoire indien (c'est le surnom du triangle sunnite) et de réduire le nombre de missions. Les unités s'installent dans des bases⁷ à la sortie des villes, à l'écart de positions dangereuses, à l'abri des voitures piégées et, autant que possible, des tirs, mais la rareté des forces de substitution (locales ou alliées), la nécessité de protéger les nombreux convois logistiques et la reconstruction imposent une attitude plus offensive. La "force protection" est alors conçue comme un moyen de conserver sa liberté d'action. Des programmes d'urgence sont lancés pour protéger ceux qui ne sont plus à "l'arrière", mais désormais au cœur des combats. Tous les véhicules non protégés sont peu à peu renforcés par des kits de blindage ou, en attendant, des moyens de fortune mais l'ampleur de la tâche est telle qu'au mois de juillet 2004, deux tiers seulement des Humvee ont

Autre conséquence du manque d'effectifs, **les 2000 km de frontières avec la Syrie et l'Iran ne peuvent être surveillées efficacement** alors que l'attitude de ces pays, ou même de l'Arabie Saoudite, est très ambiguë. Il semble cependant que les stocks d'armement soient suffisamment importants à l'intérieur même de l'Irak pour que la guérilla n'ait pas besoin de bases à l'étranger. Les flux de matériels et même d'hommes sont donc assez limités, contrairement, sans doute, aux flux d'argent.

Parallèlement à ce dispositif de contrôle de zone qui se met en place par tâtonnements, de **grandes opérations** sont lancées pour détruire au plus tôt ce que l'on croit être le "centre de gravité" adverse : son réseau de commandement. La méconnaissance du milieu et la faiblesse d'un système de renseignement qui n'a pas encore fait sa mue contre-insurrectionnelle rendent ces opérations désastreuses. Il s'agit souvent de grands bouclages de zones où, avec des hauts-parleurs crachant du hard rock⁹, les soldats pénètrent en force dans des maisons (un peu au hasard, car il n'y a ni nom de rue ni numéro) et rafalent en masse les hommes (souvent au hasard aussi, car ils se retrouvent difficilement dans les cinq noms des

vigueur dans les prisons des Etats-Unis. Ils fournissent ainsi une multitude de recrues à la résistance sans pourtant mettre à jour le réseau de commandement adverse.

Celui-ci n'existe pas en fait aussi clairement que ne l'imaginaient les Américains. Ceux-ci font plutôt face à un maillage de pions locaux connectés d'abord par des liens familiaux et/ou tribaux, puis, de plus en plus, idéologiques. Ils sont rejoints peu à peu par des djihadistes, étrangers puis par des mécontents de toutes sortes. Cette guérilla sunnite présente donc deux caractères assez nouveaux : elle ne dépend pas, pour l'instant, d'une base extérieure, comme le Nord-Vietnam pour les Viet-Congs ou la Tunisie pour le FLN ; elle agit ensuite de manière très décentralisée sans que l'on puisse déterminer une tête pensante et un corpus idéologique. C'est **une organisation de type jeu de Gô**, qui crée des cellules immobiles dont la multiplication et la transformation finissent par créer des situations étouffantes. Dans cette guerre,

La contre-guérilla est une forme de guerre systémique¹⁰. C'est l'accumulation des succès qui donne la victoire finale.



US ARMY

Irakiens). Ils bafouent ainsi simultanément des traditions complexes d'hospitalité, l'honneur des hommes en les humiliant devant leur famille et celui des femmes en les fouillant, la sainteté de certains lieux en y pénétrant en armes, sans se déchausser et avec des chiens (animal impur), etc... Les hommes capturés sont envoyés ensuite à la *Military Intelligence* qui est chargée du tri et des interrogatoires. Débordés par le nombre imprévu de suspects, les hommes du renseignement et du gardiennage, souvent réservistes, appliquent alors maladroitement les méthodes en

la manœuvre se fait plus dans le temps que dans l'espace (réf. 23).

En août 2003, le général Sanchez commandant les forces de la Coalition ordonne une pause dans les opérations de bouclage qui apparaissent désormais comme de grandes campagnes de recrutement pour la guérilla. Celle-ci a atteint désormais un premier seuil critique, celui de l'incrustation durable dans les esprits, avec l'aide des chaînes arabes diffusées par satellites ou le réseau des mosquées. La population sunnite lui apporte de plus en plus son soutien, au moins passivement.

Au sud, rien de nouveau

Dans les quatre provinces de la zone sud-est, sous le contrôle des Britanniques, les choses se sont passées différemment. En premier lieu parce que sa population, chiite, est favorable au changement. Elle a beaucoup souffert de la dictature de Saddam Hussein et, largement majoritaire, elle a tout à gagner dans la mise en place d'une démocratie représentative. La grande majorité des Chiïtes, dans la tradition du courant quiétiste, est d'ailleurs assez peu politisée et s'intéresse plutôt aux retombées économiques du retour des pèlerins dans les lieux saints. Les deux grands courants politiques, populiste de Moqtada Al-Sadr et religieux des partis Al-Dawa et ASRII (Assemblée suprême de la révolution islamique d'Irak), dont les dirigeants reviennent d'exil en Iran, ont donc assez peu d'assises. Ils n'en constituent pas moins des milices (*Armée du Mahdi* et milice Badr) et ils entreprennent la conquête des esprits (réf. 25).

L'approche des Britanniques, largement imitée par les Alliés de la Division multinationale Centre, est souple et réaliste. **La phase de stabilisation a été planifiée** et une unité, la 19^e Brigade mécanisée, a été organisée et entraînée pour cela (éléments culturels, contrôle des foules, etc.). Cette unité a été renforcée, au Royaume-Uni, en infanterie et en "*civils affairs*". Inversement, un seul *squadron* de chars *Challenger* a été conservé et la majeure partie de l'artillerie a été transformée en infanterie légère. En juin 2003, après la relève du corps expéditionnaire de l'opération *Telic 1*, le contingent de Sa Majesté est donc passé de 33 000 hommes à 10 000, dont 1500 réservistes (réf. 13).

Contrairement aux unités américaines qui restent sur le territoire irakien entre 7 et 12 mois, parfois plus, les Britanniques ont adopté **un cycle de 6 mois**. Ils estiment ainsi préserver les soldats de l'usure et introduire de la souplesse par des relèves fréquentes. La relève *Telic 3*, en novembre 2003, a par exemple introduit une batterie drone *Phoenix* et une flotte de 200 *Land Rover* blindées. Le cas échéant, des bataillons expérimentés peuvent revenir avec un très court préavis, comme les *Black Watch* lors de l'insurrection mahdiste d'avril-mai 2004 (réf. 13).

Pour éviter l'image d'occupants et parce que la force a été taillée à *minima*, **la formation d'unités irakiennes** a constitué très tôt une priorité. La *Military Police* a assuré les fonctions de sécurité jusqu'à être remplacée à la fin de 2003 par les nouvelles forces de police irakiennes. Au même moment, deux bataillons complets sont arrivés en renfort pour former et encadrer les *Iraqi Civil Defense Corps* (ICDC). Ces derniers, dès leur formation

de base terminée ont été intégrés dans les *battlegroups* britanniques. En novembre 2003, par exemple, le *Queen's Royal Hussars*, comprenait 340 Irakiens (deux compagnies) sur un effectif total d'un millier d'hommes (réf.13).

Une autre particularité de l'approche britannique, partagée par la plupart des autres Européens des deux divisions multinationales, est le **souci de bonnes relations avec la population**. Les patrouilles s'effectuent en béret, sans lunettes de soleil, les manières sont courtoises et les armes sont tournées vers le bas, ce qui n'empêche pas les réactions immédiates en cas d'agression suivant le slogan "*smile, shot, smile*". Les sections britanniques ont une double dotation de véhicules, *Land Rover* pour les patrouilles courantes, *Warrior* ou *Saxon* pour les périodes de tension. A l'inverse de nombreuses unités américaines, l'accessibilité, et donc la vulnérabilité apparente, sont estimées procurer une sécurité indirecte supérieure grâce à une bonne image dans la population. Karim al-Zayad, chef de la police de Sarawa, compare ainsi les méthodes des Hollandais et des Américains : "*Les Hollandais ont sérieusement essayé de comprendre nos traditions. Nous ne les voyons pas comme une force d'occupation, mais comme une force amicale. Les Américains sont une force d'occupation. Je suis d'accord qu'ils ont aidé à chasser le régime précédent, mais ils ne devraient pas bafouer notre dignité* (réf. 43)". De leur côté, beaucoup d'officiers américains considèrent que les Européens, qui occupent les secteurs les moins dangereux, sont trop laxistes.

La guerre en Irak, pour paraphraser le général Krulak (USMC) est une "Three Blocks war". On trouve simultanément, dans le même pays des secteurs calmes où l'action est essentiellement humanitaire, des secteurs de contre-guérilla et des secteurs de combat urbain classique. Les troupes américaines et irakiennes régulières doivent faire face aux trois possibilités, ce qui complique encore les adaptations.

Le fracas des âmes

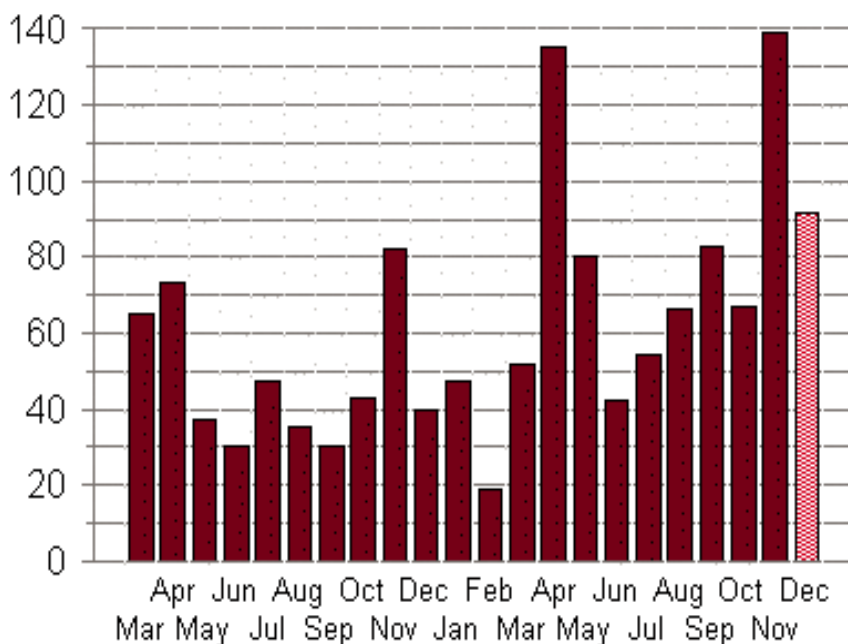
Si les matériels s'usent environ cinq fois plus vite qu'en temps de paix (ref.1), il semble que **le moral des hommes reste stable**. Ceux-ci sont pourtant soumis à de fortes tensions. On compte environ 1400 tués et 13 000 blessés, dont 80% à la suite de combats. Avec un taux moyen de 1 puis de 2 morts par jour, la situation n'est pas encore celle du Vietnam

(20 morts quotidiens de 1975 à 1972), ni celle de l'armée française en Algérie (9,6 morts par jour pendant 7 ans) (réf. 432) ou encore celle du taux de meurtres aux Etats-Unis (60 par jour). Le contingent en Irak représente cependant le quart de celui du Vietnam et les progrès médicaux ou en matière de protection ont été très importants depuis⁴¹. Le rapport du nombre de morts à celui des blessés au combat est de 1 pour 10 en Irak contre 1 pour 5 au Vietnam. De plus, si on se concentre sur certaines unités de mêlée, les choses apparaissent différemment. Il n'est pas rare en effet pour une compagnie d'infanterie engagée dans un combat violent, de perdre trente à quarante hommes en quelques semaines de combat.

Les pertes ne constituent cependant qu'un aspect. **Les soldats sont soumis à de multiples facteurs de stress.** Le milieu urbain, théâtre de presque tous les combats, est étouffant et, par son caractère en trois dimensions, offre de multiples origines possibles de danger. Ces sources de danger, que l'on ne peut toutes surveiller, sont donc autant de sources de stress (effet "épée de Damoclès"). Les menaces sont souvent invisibles (*snipers*, engins explosifs, obus de mortiers, embuscades) et l'ennemi frappe presque toujours par surprise. Les grandes opérations offensives peuvent être très longues (plusieurs semaines d'affilée) et surtout continues, de jour comme de nuit. Elles comprennent également des variations de posture très brutales suivant les lieux et les moments. Une même section peut effectuer dans la même journée plusieurs missions radicalement différentes, fouillant un quartier le matin, distribuant de l'aide humanitaire l'après-midi et effectuant une patrouille offensive la nuit. Les délais contraints empêchent d'ailleurs de comprendre le pourquoi de chacune de ces missions. L'attitude de la population elle-même, qui apparaît souvent ingrate ou pratiquant un double-jeu, peut induire également une grande frustration pour une troupe qui se sent comme un "corps étranger".

Cette **ambiance de qui-vive permanent** pendant des séjours qui peuvent durer plus d'un an est donc particulièrement usante. Le moral des unités reste cependant bon, au moins dans les unités d'active de mêlée, pourtant les plus frappées, car les cercles de confiance qui entourent le soldat sont solides : confiance personnelle dans son entraînement et son équipement, cohésion des groupes primaires ; esprit de corps ; motivation de la lutte contre le terrorisme et soutien du peuple américain. Cette confiance est confortée par une supériorité systématique dans tous les accrochages. Selon un sondage paru début janvier 2005 dans le mensuel *Army Times*, 83 % des militaires de l'*US Army* croient à la victoire en Irak (réf. 462).

US Service Members Killed in Iraq



(réf. 43)

Les choses sont donc, du point de vue psychologique, très différentes de la guerre du Vietnam, le conflit américain le plus ressemblant à ce qui se passe en Irak. A cette époque, les soldats, pour la plupart appelés, étaient affectés individuellement dans des unités où ils ne connaissaient personne. Beaucoup de lieutenants étaient des officiers de réserve n'effectuant que six mois sur place. La plupart des unités ne cultivaient pas un esprit de corps très fort et l'opinion publique était pour le moins divisée. De plus, les Viet-Congs étaient redoutés dans les combats en forêt. Le moral n'avait donc pas tardé à s'effriter.

En Irak, les premiers craquements sont venus, dès l'été 2003, des unités de soutien, à fort recrutement de réservistes, surprises par la violence imprévue des attaques, la durée de la mission et les conditions matérielles dans lesquelles elles s'effectuaient. Dans les unités d'active, si les sondages de satisfaction et les taux de réengagement restent élevés, l'usure se fait sentir par **des troubles psychologiques qui frappent environ un soldat sur six au retour d'Irak**, au moins dans les unités les plus exposées, comme la 82^e *Airborne* (qui a participé à l'offensive initiale, puis à la stabilisation du triangle sunnite jusqu'au printemps 2004). Le stress se manifeste, entre autres, par des troubles du sommeil et une anxiété extrême à la vue de ce qui rappelle un danger, comme par exemple un sac évoquant un engin explosif camouflé (réf.1).

Sur place, des **équipes de soutien psychologique (CST, Combat stress team)** ont été formées pour traiter au plus tôt les symptômes de stress de combat, avant que ceux-ci ne débouchent sur des troubles plus profonds. Leur nombre est limité mais l'expérience semble porter ses fruits. Initialement, elles opéraient à l'issue immédiat des combats afin de permettre aux hommes d'évacuer le stress en les obligeant à le verbaliser et en les aidant à comprendre ce qui s'est passé. Leur rôle s'est ensuite élargi, en même temps que la durée des combats. Il ne s'est plus agi alors d'évacuer seulement le passé, mais aussi de se préparer à la nuit prochaine (réf. 49). Les CST ont rapidement été associées et colocalisées avec les aumôniers et les médecins pour une action commune de prévention par des visites régulières dans les unités. Une CST a ainsi fonctionné en permanence à proximité de Falloujah pendant les combats de novembre 2004. Elle a reçu un premier flot de soldats, surtout des jeunes, pendant les combats mêmes. Elle reçoit maintenant des combattants plus anciens qui ressentent des effets à plus long terme pour les avoir refoulés sur le moment¹².

Il existe aussi un stress des états-majors issu de plusieurs frustrations. La première provient du décalage entre la connaissance qu'un événement se déroule et la quantité d'informations dont on dispose sur cet événement. Une menace que l'on ne "voit" pas mais que l'on sent génère l'angoisse. Il y a ensuite, dans un contexte de contre-guérilla, un sentiment de dépossession au profit des cadres de contact. La plupart des engagements ou même des problèmes à résoudre ne dépassent pas, en effet, le stade de la section mais nécessitent des réactions immédiates. La tentation est forte, pour calmer ce stress, de harceler le niveau subalterne de demandes de comptes-rendus.

A ce niveau, le stress provient de la décision à prendre. Pour s'en débarrasser la méthode la plus simple est de se tourner vers le supérieur le plus proche. Avec les moyens modernes de communication et de renseignement (comme les drones avec caméra gyro-stabilisée), l'angoisse de l'inaction du "haut" et l'angoisse de la décision du "bas", font que la décision finale a tendance à remonter la chaîne hiérarchique. Il n'est donc pas rare, en Irak, que des généraux prennent des décisions de capitaines (réf. 1)

Un autre phénomène intéressant à noter concerne **les soldats polonais**. Plus de 5000 d'entre eux ont été ou sont actuellement engagés en Irak, au sein de la Division multinationale Centre dont ils assurent le commandement. Le secteur est plus calme que dans le triangle sunnite et le taux de pertes (16 morts au total à ce jour) est très inférieur à celui des Américains. Un journal polonais a pourtant indiqué un profond malaise dans ce contingent, malaise concrétisé par plus de 200 victimes de stress avancé, dont 27 ont été rapatriés d'urgence dans des unités psychiatriques en Pologne. Sont mis en cause la légèreté de la formation de ces hommes, pourtant volontaires et professionnels, ainsi que le décalage entre la mission de maintien de la paix prévue au départ et l'ambiance chaotique vécue sur place. Il faut y ajouter le manque de cohésion des unités formées pour la circonstance, la faible sélection des volontaires, l'absence de soutien populaire à cette mission et la redécouverte de la guerre pour une armée qui a connu longtemps l'existence morne des garnisons du Pacte de Varsovie (réf. 416).

Le suivi psychologique des hommes avant, pendant et après l'opération est indispensable mais demande des personnels qualifiés. Il doit donc être précédé et complété par l'action des cadres de contact, à condition que ceux-ci aient reçu une formation adéquate¹³. Le plus important est cependant de réunir les conditions d'un véritable esprit de corps. Le *turn over* permanent dans des unités de combat en sous-effectif chronique, le manque d'entraînement réaliste, l'emploi d'unités de marche agissant hors de leur domaine de compétence sont autant de facteurs fragilisants lorsqu'il faut engager un combat soudain, complexe et très violent.



US ARMY

L'évolution du moral des insurgés est bien sûr beaucoup plus difficile à analyser. Les motivations sont diverses. Elles peuvent être pécuniaires (paiement à l'acte), ce qui ne conduit pas forcément à un grand courage. Elles peuvent aussi être beaucoup plus fortes, fanatisme religieux, nationalisme ardent, esprit de vengeance, désespoir, et soutenues par des liens familiaux ou claniques ainsi que la connaissance du milieu. On aboutit ainsi, de plus en plus, à des comportements très agressifs voire suicidaires (voitures piégées, assauts sans espoir d'adolescents mahdistes).

Le moral se nourrit aussi de victoires¹⁴, or celles-ci sont, dans l'absolu, difficiles à obtenir sur des Américains ou des Européens bien équipés et entraînés. On assiste donc aussi à un phénomène de **transformation des valeurs**. La disproportion des forces justifie l'utilisation guerrière de lieux saints, d'écoles ou même de la population civile. La notion même de victoire change. Tenir tête aux Américains sans mourir devient ainsi une petite victoire. Tenir tête aux Marines à Falloujah en avril 2004 et assister à leur repli devient une immense succès qui dépasse les frontières de l'Irak, puisqu'il s'agit de la première victoire arabe sur l'armée américaine¹⁵.

La notion de victoire est relative. Dans un contexte de faible au fort, un succès modeste pour le premier a autant d'importance qu'une grande victoire pour le second. Il ne faut donc rien "lâcher" à une guérilla.

Notes :

1 Confortés dans cette opinion par le retournement de communication officielle qui est passée de la menace d'armes de destruction massive à la nécessité de libérer le peuple irakien d'un tyran.

2 Les *Minutemen* étaient, pendant la guerre d'indépendance américaine, les hommes capables de se transformer en soldat en moins d'une minute pour défendre leur foyer, leur État ou leurs valeurs face aux Indiens ou à la tyrannie. Ces civils possédaient donc un fusil de guerre.

3 Phénomène intéressant de surprise de situation. Il a fallu plusieurs jours pour sortir de la passivité et décréter un couvre-feu. La seule mesure prise rapidement fut de protéger le ministère du pétrole.

4 Qui regroupe aussi les affaires civiles et les *PSYOPS*.

5 Cette solution a été expérimentée par les Américains durant l'opération *Just cause* à Panama en 1999. Les problèmes sont venus du manque de coordination entre les deux états-majors, qui n'étaient pas colocalisés, tant durant la phase de planification que durant la conduite de l'opération.

6 "Un homme dont le seul outil est un marteau analyse chaque problème en termes de clous" (Proverbe américain).

7 *Forward Operating Bases*, FOB, en cours de regroupement dans quatorze énormes structures.

8 Pour une moyenne de sept ans par les procédures classiques.

9 Raid du 3^e *Armored Cavalry Regiment* décrit par l'*Asia Times*.

10 Comme, par exemple, la bataille de l'Atlantique ou la campagne de bombardement sur l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale.

11 Le ratio morts/blessés est le plus bas jamais enregistré. Des équipes chirurgicales mobiles sont capables d'établir un hôpital de campagne en 60 minutes.

12 Détail intéressant, toutes les unités de combat se sont rapidement dotées de *bodybags*, pour se soustraire à la vision des cadavres mutilés, même ceux d'adversaires.

13 Il est étonnant de constater le décalage entre le monde sportif de haut niveau, où les préparateurs mentaux sont désormais considérés comme indispensables, et le monde militaire, encore très "amateur" en la matière bien qu'il ait à affronter des situations autrement plus stressantes.

14 "L'homme se rebute et appréhende le danger dans tout effort où il n'entrevoit pas chance de succès" (Ardant du Picq). Pendant la guerre du Vietnam, les Australiens avaient mis l'accent sur le combat d'embuscades en forêt. La supériorité tactique acquise dans ce domaine leur a offert une série de micro-victoires qui ont conforté le moral et, par voie de conséquence, autorisé plus d'audace. Les troupes américaines, beaucoup plus maladroites, subissaient au contraire la supériorité des Viet-Congs dans ce domaine.

15 Un précédent a été ainsi créé, comme lorsque les *chindits* d'Orde Wingate ont mis fin au mythe de la supériorité en jungle des Japonais en Birmanie (1943) ou lorsque la 8^e armée britannique a stoppé Rommel devant Alam el Halfa (1942).